

Raymond Aron, homme de GAUCHE ?

Marc Crapez

Chercheur associé à Sophiapol
(Paris-X).

Serge Audier, *La Pensée anti-68. Essai sur les origines d'une restauration intellectuelle*, La découverte, coll. « cahiers libres », 2008, 376p.

Faisant allusion à un légitimisme obtus, Serge Audier attribue à une *Pensée anti-68* le dessein d'une « restauration ». Il accuse une partie de l'intelligentsia de s'être donné rendez-vous dans l'antichambre de positions antidémocratiques inavouées.

Ce livre procède par amalgame et stigmatisation. L'amalgame consiste à évacuer la typologie logique entre un centre-droit, une droite et une extrême-droite, pour y substituer une nébuleuse inquiétante où tout ce qui n'est pas ostensiblement ancré à gauche est suspicieusement happé par les notions indéfinies de « droite ultraconservatrice » ou d'« ultradroite ». Une culpabilité par contiguïté découle des notions évasives de « passerelles » et de « consensus par recouplement ». Aller « de Gauchet à Dumont », puis de Dumont à Guénon, permet d'imaginer peu ou prou Gauchet en « héritier » de la réaction. La stigmatisation consiste à invectiver les idées qu'on réprouve en les présentant comme violentes. Dépréciant Alain Finkielkraut comme « essayiste », Audier critique les « diatribes » de Blandine Barret-Kriegel, Robert Nisbet, Nicolas Sarkozy, les « pamphlets » d'Elisabeth Lévy, Jean-François Revel, Jean Sévilla, ou encore les « imprécations » de Nicolas Baverez « l'un des principaux idéologues de la droite libérale et nationale française » (...!?). Quant au livre *La Pensée 68* de Luc

Ferry et Alain Renaut, ce serait de la « polémique », un « pamphlet de jeunesse », un « mauvais coup de prétendants pressés » (...!??).

Préconisant la « simple vérification des faits », Audier aurait du s'aviser de ce que le livre d'Eric Conan s'intitule *La Gauche sans le peuple* avant d'affirmer que « *La Gauche contre le peuple* dit déjà beaucoup par son titre »¹. Blâmer sans discernement la revue *Contrepoint*, c'est oublier que le *Contrepoint* première mouture représente un jalon essentiel dans la chaîne des résistances libérales qui va de *Liberté de penser* à *Commentaire*. Audier consacre des développements interminables à la question de savoir si l'on peut parler d'une pensée 68 stricto sensu. Or la « pensée 68 » n'a pas à être nécessairement la pensée de 68. Le bon sens s'accorde avec l'« intelligence » du phénomène, selon la formule de François Furet. Tout le monde comprend de quoi il retourne : Althusser, Derrida, Foucault, Lacan, la déconstruction de la raison et du sujet, c'est une mentalité intellectuelle que 68 n'a pas créée mais consacrée. Les cénacles croqués par Jean-Paul Aron dans les *Modernes* ont profité des événements pour se tailler une audience, se diffuser socialement et cultiver des effets d'intimidation.

Audier objecte à la notion de pensée 68 d'une part que cette mouvance déconstructionniste aurait eu des précurseurs et, d'autre part, que Pierre Bourdieu s'inscrirait dans une toute autre inspiration héritière du courant rationaliste de Sartre et de Bachelard. A l'appui, il cite deux passages où Bourdieu rend un hommage appuyé à Bachelard. Mais il aurait pu vérifier le bien-fondé des dires de Bourdieu. Car si l'on se reporte aux sources, on constate que celui-ci aboutit à un système distinct du courant rationaliste, qu'il a bel et bien été fasciné par Bachelard mais l'a mésinterprété en accentuant unilatéralement sa thématique de rupture épistémologique, laquelle n'illustrait guère, d'ailleurs, le courant rationaliste. Bachelard évite toutefois le vertige scientiste : il sauve *in extremis* le sens commun, blâme certain jargon, retrouve presque la règle du demi-savoir, prône un esprit scientifique capable de diriger ses critiques contre lui-même, dénonce la fausse profondeur². Mais maints lecteurs ne comprennent ou ne retiennent qu'une introduction expéditive et une conclusion teintée d'un prophétisme s'affichant dans « la lignée des génies ». De cette axiologie, que Bachelard oppose pompeusement à « la science populaire », à l'opinion publique et à la sagesse des nations³, Bourdieu tire son hostilité au sens commun⁴ et tel autre en conclut cette loi d'airain : « Toute connaissance scientifique est la rectification d'une découverte initiale qui apparaîtra, plus tard et après coup, comme n'étant qu'une erreur première »⁵. Or, que des conclusions *puissent* permettent de reformuler voire d'invalider certains questionnements initiaux, « non de résoudre le problème tel qu'il se présenta au point de départ, mais d'en

changer complètement les termes »⁶, ne signifie pas qu'elles le *doivent*. Cette déduction simpliste radicalise les effets pervers de corruption idéologique de deux propositions potentiellement fécondes : l'idée selon laquelle il faudrait se défier des préjugés et des lieux communs est devenue un réflexe conditionné dogmatiquement propagé ; l'idée suivant laquelle, en sciences sociales, le plus difficile n'est pas d'apporter de bonnes réponses mais de poser les bonnes questions, déclenche l'effet de sidération d'un tropisme imposé, au détriment de son statut de précaution maïeutique prévenue contre elle-même.

Le plaidoyer d'Audier en faveur de 68 est passionné mais manichéen, en soulignant une « peur des violences policières » et de « l'usage que fait l'armée américaine d'armes de destruction massive au Vietnam ». Pourquoi ne pas évoquer en contrepartie le fait qu'en France des policiers blessés perdirent leur sang parce qu'on refusait de les soigner dans certains hôpitaux ? On peut célébrer 68 comme une promesse d'émancipation mais pas comme un acte d'héroïsme, étant donné le gréganisme de la jeunesse étudiante et la bienveillance qu'elle rencontra dans certaines classes de la société française. On peut mettre en exergue l'esprit libertaire de certains participants, mais on ne peut ignorer chez d'autres la sottise d'un esprit totalitaire qui aurait pu les conduire au pire en cas de rupture révolutionnaire. Sous la botte communiste, peu avant le printemps de Prague, le romancier tchèque Ludvik Vaculik en appelait à des valeurs opposées à celles des soixante-huitards français puisqu'il énumérait les « principes naturels des honnêtes gens : travailler dur, être fidèle à sa parole, ne pas trahir, ne pas se laisser intoxiquer »⁷.

Après s'être démarqué du sectarisme des *Nouveaux réactionnaires* de Daniel Lindenberg, Laurent Bouvet trouve la *Pensée anti-68* d'Audier trop polémique quoiqu'érudite sur Aron⁸. Non, le problème de Serge Audier c'est que son livre s'attelle moins à *critiquer* les éventuels aspects problématiques des griefs formulés contre 68, ce dans une optique d'émulation, de rivalité et de réfutation intellectuelle le cas échéant vigoureuse (après tout Aron publia des *Polémiques* en 1955), qu'à les *disqualifier* en insinuant que ceux qui les professent seraient influencés par des thèmes d'extrême-droite, ce qui est dénué de fondement et n'est pas en soit un argument et réédite l'erreur de ceux qui imputèrent à Durkheim « certaines opinions que nous n'avions pas soutenues, sous prétexte qu'elles étaient 'conformes à nos principes' »⁹. Enumérer les auteurs qui tiennent Leo Strauss pour un démocrate puis ceux qui lui dénie cette qualité sous-entend que le démocratisme des straussiens, et par ricochet leurs options en général, seraient sujettes à caution, mais ne fait pas avancer d'un pouce les controverses de philosophie politique, ni la distinction du vrai et du faux en politique si chère à Raymond Aron.

Dans un précédent livre, sur *Raymond Aron*¹⁰, Audier conjecture que la pensée aronienne présente des « affinités certaines » avec le socialisme libéral de Bouglé, Mazzini, Rosselli... Pourtant, Aron reprochait à Célestin Bouglé de juger « non par rapport au réel, mais par rapport aux partis »¹¹. La confiance d'Aron en la « légitimité de la discussion » sur la cité est interprétée comme une perspective « dialogique ou communicationnelle » de « discussion illimitée » (Aron avait pourtant le sens des limites). A deux reprises, Audier suppose qu'Aron serait plus proche d'Habermas que de Weber... Pourtant, s'il advient qu'Aron critique Weber, auquel le lie une « affinité élective », c'est immédiatement pour le classer en tant que « grand penseur », et rien n'autorise à penser qu'il aurait pu considérer comme tel Habermas. Audier compare la notoriété de Tocqueville à celle du socialiste libéral Bourgeois ou du socialiste Enfantin, et se réclame, en outre, de Pierre Mendès-France. Aron pourtant jugeait Mendès surévalué parce que coqueluche des intellectuels. Pour lui primait, ce qu'Audier cite du reste, la « qualité intellectuelle » sur les auteurs « intellectuellement inférieurs ». C'est le sens de ses critiques de l'Université, comprises par Audier comme des gages d'anti-gaullisme, alors que mai 1968 a empiré les choses de par une « politisation » accrue « du monde universitaire » et un « activisme universitaire » exigeant « l'expulsion des professeurs réputés réactionnaires ou fascistes »¹². A l'inverse, Aron fit preuve de probité dans les instances universitaires où il « trancha par son honnêteté intellectuelle [pour] sélectionner les nouveaux candidats »¹³.

Qu'Aron se soit distingué des vues d'Hayek comme d'une sorte d'utopie déterministe est une chose. Mais camper un « Aron face au néolibéralisme », c'est oublier que celui-ci considérait Hayek comme un auteur puissant, duquel il différait en degré plus qu'en nature¹⁴. Qu'Aron se soit distingué du libéralisme intégral d'Hayek et du conservatisme absolu de Monnerot n'empêche pas qu'il ait été à leurs côtés contre deux régimes totalitaires. Qu'Aron jette une pierre dans le jardin de telle « objection spirituelle » de Paul Valéry n'implique pas qu'il stigmatise une position « élitiste et conservatrice » comme le prétend Audier. Dans son premier livre, Audier désapprouve que, dans telle publication du PS des années 70, « Aron ne mesure pas combien cette analyse, derrière un discours antilibéral, présente des aspects libéraux et même 'libertaires' ». Dans le second, il soutient qu'Aron aurait estimé qu'en 68 « la critique libertaire du capitalisme était déjà 'libérale' à son insu ». Un journaliste accentue ce contresens en faisant croire aux jeunes esprits qu'Aron aurait regardé 68 comme une « matrice de progrès social » avec laquelle il n'aurait été qu'en « désaccord sur la méthode »¹⁵. L'un des abus d'Audier consiste à accorder le même crédit aux éditions posthumes de cours de l'enseignant Aron -nécessairement porté à être plus consensuel avec l'air du temps- qu'aux livres écrits et

publiés par les bons soins d'Aron en personne.

Le premier livre d'Audier déplore certains aspects des « textes tardifs » d'Aron, le second répudie le « dernier Aron, le plus conservateur ». Pourtant, cet Aron-là pourrait bien avoir été fidèle à celui qu'il fut toujours depuis sa maturité intellectuelle des années 30. C'est, au contraire, l'Aron que se plaît à citer Audier, celui du milieu des années 60 qui, si vaillant qu'il ait été, se trouva tellement isolé et sur la défensive qu'il en faiblit, s'excusant presque dans *Démocratie ou totalitarisme* de concéder à la « terreur policière » soviétique « une réelle portée ». Ce ne serait donc pas l'âge mais, bien plutôt, des événements tels que 68 qui ont finalement relancé le pessimisme lucide d'Aron. Qu'on le veuille ou non, son *Opium des intellectuels*, son livre sur 68 et son appréciation sur l'extrême-droite à Dreux rendirent la gauche folle furieuse. L'extrême-gauche lui voue d'ailleurs une haine indéfectible, à l'instar de Frédérique Matonti préconisant une « rupture avec le sens commun » et fustigeant sans argumenter « la pusillanimité qui constitue l'essentiel de la philosophie pratique d'Aron »¹⁶. Ce qui n'empêche pas Audier de se référer à cette politologue et à d'autres de même sensibilité, parfois en s'en démarquant en note.

Plutôt boudé par une presse de gauche dubitative, la *Pensée anti-68* a trouvé sur Internet un puissant relai de propagande. Le radicalisme de jeunes universitaires a utilisé Internet comme canal activiste de caution et de soutien à Audier en investissant les tout nouveaux sites de compte-rendus de livres en ligne¹⁷. Trait majeur de la sociabilisation des milieux intellectuels depuis vingt ans, la génération sur le déclin, composée de quelques sociaux-démocrates de naissance et de beaucoup de soixante-huitards assagis, se retrouve débordée sur sa gauche. Les rapports de force sont complètement déséquilibrés avec, d'un côté, la quasi absence d'un contre-pouvoir de droite et de centre-droit et, de l'autre en revanche, pléthore de jeunes recrues d'extrême-gauche auxquelles la guerre idéologique totale contre l'extrême-droite fournit une fenêtre d'opportunité. Leur illibéralisme persistant finit par exercer un effet d'attraction sur la gauche en principe modérée. Certains aînés furent des soixante-huitards un peu pour rire, tandis que la relève ne plaisante pas et croit réellement avoir repoussé des hordes fascistes. En adressant au centre-gauche d'Alain Renaut ou Jean-François Sirinelli les remontrances antifascistes d'un dialogue de sourds, le livre d'Audier ne contribue pas à réformer la gauche. Chacun se forge son Panthéon intime, mais une chose est de se réclamer de « la tradition cosmopolitique kantienne », une autre est d'exclure Bernanos, Péguy, Valéry ou, plus près de nous, Bloom, Freund, Lasch, en les stigmatisant comme des « ennemis » ou des auteurs aux « antipodes des idéaux du républicanisme français ».

La croyance en un basculement cognitif baptisé rupture épistémologique, pro-

pagée en 68 par des mots d'ordre stéréotypés, alluma une sorte de guerre civile intellectuelle, fit table rase du patrimoine intellectuel des anciens, y compris des gloires de la troisième République tenues pour nulles et non avenues, les mit au purgatoire et mit les opposants en quarantaine, tint toute dissidence pour attentatoire à sa logomachie, forçant l'esprit à démissionner face au terrorisme intellectuel. Loin de franchir ce Rubicon qui le sépare d'Aron, Audier creuse la distance d'un livre à l'autre. Ses lectures aroniennes s'apparentent à ces schèmes idéologiques déguisés en méthodologies dont Aron mettait à nu le « caractère justificateur de prise de position »¹⁸. Une fois évaporée la caution d'Aron, et même celle du socialisme libéral d'un Bouglé, Serge Audier fait place nette en supprimant toute contradiction, mais il erre comme une âme en peine en état de disette intellectuelle et spirituelle, se consolant pieusement avec les idées de Cornélius Castoriadis ou André Gorz, vieux chevaux de retour de la gauche idéale qui, du fait de la torpeur dogmatique de celle-ci, auront mis toute une vie à comprendre que tous ceux qui ont pris le pouvoir en octobre 2017 en Russie étaient des totalitaires, constatation qui n'avait demandé que quelques années à la génération socialiste de Marceau Pivert et Boris Souvarine, qui n'avait demandé que quelques mois à celle de Léon Blum et Alphonse Merrheim.

notes

1. « *La Gauche contre le peuple ?* », titrait Jacques Julliard dans *Le Nouvel observateur* du 11 mars 2004, pour prendre la défense de 68 et accuser Eric Conan de visée « néotraditionaliste ». C'est ce dont s'est contenté Audier sans même lire le livre. Cela n'empêche pas un thuriféraire de célébrer la « salubre rigueur intellectuelle » et le « souci de la preuve » d'Audier (F. Chaubet, *Histoire@Politique*, n° 5, juillet 2008).
2. G. Bachelard, *La Formation de l'esprit scientifique. Contribution à une psychanalyse de la connaissance*, Vrin, 1999, p. 24, 37, 40, 70, 98.
3. *Ibid.*, pp. 251, 14, 127.
4. Voir J. Verdès-Leroux, *Le Savant et la politique. Essai sur le terrorisme sociologique de Pierre Bourdieu*, LGF, 2002 (1998) ; L. Addi, « Violence symbolique et statut du politique dans l'œuvre de Pierre Bourdieu », *RFSP*, 51 (6), décembre 2001, p. 958 ; M. Crapez, *Défense du bon sens ou la controverse du sens commun*, éd. du Rocher, 2004, p. 10 ; L. Gruel, *Pierre Bourdieu, illusionniste*, Presses Universitaires de Rennes, 2005, p. 138.
5. J. Moreau, « Les découvertes de Bachelard et la méthode en histoire de la pensée politique », in *Histoire des idées et idées sur l'histoire. Etudes offertes à Jean-Jacques Chevallier*, Cujas, 1977, p. 210.
6. K. Marx, cité in L. Althusser et al., *Lire le Capital*, PUF, 1998.

7. Cité in *Commentaire*, 122, été 2008, p. 533.
8. Voir son compte-rendu sur le site *nonfiction.fr*. Cette opinion n'est cependant pas argumentée sur le fond ni fondée sur des exemples précis.
9. E. Durkheim, *Les Règles de la méthode sociologique*, Flammarion, 1988, p. 75.
10. S. Audier, *Raymond Aron. La démocratie conflictuelle*, Michalon, 2004.
11. R. Aron, *Mémoires. 50 ans de réflexion politique*, Julliard, 1983, p. 143.
12. *Ibid.*, p. 497, 336, 487.
13. N. Baverez, *Raymond Aron. Un moraliste au temps des idéologies*, Flammarion, 1995, p. 327-328.
14. R. Aron, *Études politiques*, Gallimard, 1972, p. 195, 206.
15. X. de la Vega, compte-rendu de *La Pensée anti-68* dans *Sciences humaines*, août-septembre 2008 (« 12 livres pour l'été »).
16. H. Fontanaud, F. Matonti, *Que reste-t-il de nos manifs ?*, Grasset, 1998, p. 94.
17. *La Revue internationale des livres et des idées*, *La Vie des idées*, *Histoire@Politique* et *nonfiction.fr*. (compte-tenu de ses prétentions déontologiques et méthodologiques, ce dernier support pourrait afficher la couleur : c'est un site « drivé » par des militants notoires du « webségolénisme »).
18. S. Launay, *La Pensée politique de Raymond Aron*, PUF, 1995, p. 76.